

1. Marie au Japon

Du *stream of cultural capital* ? Mais c'est moi, se dit Marie en regardant tourner le carrousel à Narita. Petit flux, mais flux. Culturel, c'est sûr, ils m'achètent de la culture. Capital aussi. Je n'en suis pas le propriétaire, béni soit-il, ni le gérant. Une petite force de travail culturelle, qu'ils exploitent. Mais proprement, sur contrat, je précise, et j'ai signé. Ça n'est pas une grande découverte. Moitié salariée, moitié artisan. Tu l'as voulu. Tu cours l'Europe, les continents, avions, fax, téléphones, courrier aux quatre coins du monde. C'est dur, c'est dur. C'est agréable, mais c'est dur. Ça a été agréable. Il faut aussi travailler quand même, en plus. On ne peut pas vendre toujours la même marchandise. Il faut inventer, lire, imaginer. Parce que sans ça, ils ne sont pas contents, ils disent que tu les prends pour des imbéciles. Ou bien que tu baisses. Vous savez, Marie, elle n'a plus rien à dire. A la poubelle.

Tant que ça marche, il y a une hôtesse (je la vois, c'est elle qui arrive, j'en suis sûre) ou un assistant qui vient vous

prendre en taxi à l'aéroport. Une demi-heure à l'hôtel pour vous rafraîchir. Quelquefois, ç'a été dix-huit heures de vol non-stop, hein ? Un cocktail et un dîner, puis la conférence et un pot. Ou bien un cocktail et la conférence, puis un dîner. Partout pareil dans toutes les villes du monde. Quelquefois ils sont inquiets, quelquefois enthousiastes, ou un peu méchants. Quelquefois aussi, un vrai ami. Toujours souriante, Marie, même si tu racontes gentiment dans ton *talk* des histoires sinistres. Je peux vendre de l'angoisse, ça intéresse, mais aimablement. Demain ou après-demain, on se quitte, on s'embrasse, on s'est donné des tirés à part, des livres, des adresses, on s'embrasse encore, à bientôt, on va se revoir, hein ? le monde est petit, signes de main, brève mélancolie, les valises passent au détecteur. – Bonjour, vous êtes Keiko ? Merci d'être venue me chercher. Est-ce que Keiko est un petit flux de capital culturel, elle aussi ? Évidemment. Le chauffeur à gants blancs nous regarde dans le rétroviseur en train de bavarder bien poliment, têtes appuyées aux dentelles immaculées. Le taxi fonce comme un missile dans les *highways* et les échangeurs. Flux de capital. On arrive, je vais avoir ma demi-heure. La chambre est au cinquante-huitième et tout marche.

Marie se souvient sous la douche que leur prof leur expliquait que le capital, ce n'est pas *time is money*, mais aussi *money is time*. Le bon flux arrive le plus vite. Le flux excellent, il arrive à peine parti. Ils appellent ça du temps réel ou du *live*, à la radio et à la télé. Mais le mieux, c'est d'anticiper l'arrivée du flux, sa « réalisation », avant qu'il arrive. Ça, c'est la monnaie de crédit. C'est du temps stocké, à dépenser, avant le temps réel. On gagne du temps, on l'emprunte. Il faut t'acheter un *word processor*. C'est incroyable, le temps qu'on gagne. – Mais l'écriture ? – Tu écris plus vite, les mises en page, les notes, les corrections, tu vois ? – Pauvre Marie, tu t'enrichiras pas, tu aimes griffonner ton papier, tant pis. Tu es un petit flux lent. Tu seras doublée par des petits flux

rapides. De culture expéditive. Suffira de mourir à temps avant d'être ridicule. Elle se dit que la pensée, ça prend du temps, il n'y a rien à faire. Ou en général ce qu'ils appellent bêtement la création. Ça ne ressemble pas beaucoup à des flux. C'est plutôt des mares. On y patauge. Ça ne va nulle part, ça n'est pas souriant, pas communicationnel. Tu te souviens comment il travaille, Don ? Oh ! pas barricadé, pas genre moine ! mais quand même tout à fait ailleurs. Les amis viennent le voir dans son trou de campagne, il les reçoit gentiment. Ils racontent des histoires d'artistes. On n'arrive pas à savoir si ça lui entre dans la tête. Il ne dit à peu près rien de son travail. Et puis un jour, on expose de lui une série de quinze tableaux grand format dans une galerie, ou cinquante dessins. Conclusion : les vrais flux sont souterrains, ils coulent lentement sous la terre, ils font des nappes et des sources. On ne sait pas où ils vont sortir. Et leur vitesse est inconnue. Je voudrais bien être une poche souterraine pleine d'eau noire, froide et immobile.

Encore dix minutes avant que Keiko passe. Marie se maquille. Pour ce qui est de gagner du temps, nous les femmes, on est toujours perdantes. On a toujours une tête et un corps à ravalier. Les hommes, ils brillent avec un coup de chiffon. Pas juste. Je suis contente de ma conférence. Ils ne vont rien y comprendre. C'est trop laconique. Et trop écrit. On dirait du Maurice. Trop « français ». Ou irlandais. Ça va vers le minimal. Ils veulent de bons flux limpides. Expliquer d'où ça vient, où ça va. Une petite introduction. On situe le point dans le contexte. Ernst a soutenu ceci, Dick a objecté cela, Ruth a expliqué que le problème est mal posé : approche phallogratique. Et Ron, que tout le monde continue à penser à l'occidentale, alors qu'il y a les autres. Ah, les autres ! Ils n'ont que ça à la bouche. La différence, l'altérité, le multiculturalisme. C'est leur dada.

Mon prof, il nous rappelait Kant : penser par soi-même, penser en accord avec soi-même. Aujourd'hui ils disent, c'est

logocentrique, pas *politically correct*. Il faut que les flux aillent dans le bon sens. Qu'ils convergent. Tout cet affairisme culturel, les colloques, les interviews, les séminaires, pourquoi ? Juste pour s'assurer qu'on parle tous de la même chose. De quoi donc ? De l'altérité. Unanimité sur le principe que l'unanimité, c'est suspect. Si tu es une femme, et irlandaise, et encore présentable, et vaguement prof au Brésil, et lesbienne, et qui écrit des livres pas académiques, alors tu es un vrai bon petit flux. Le capital culturel, tu l'intéresses. Tu es un petit marché culturel ambulante. Dépêche-toi. Mais si tu leur sors un bout d'analyse un peu serrée sur le *sense-able*, comme dit Rachel, et son rapport avec la mort, alors vraiment, tu n'y es pas. C'est commun. En quoi est-ce que ça exprime ta différence ? Où est-elle passée, ton altérité ? N'importe quel bonhomme, un honnête *ordinarius* à Bochum, Germany, pourrait le faire à ta place. Ce qu'il a trouvé, le capitalisme culturel, c'est le marché des singularités. Que chacun exprime sa singularité. Qu'il parle à sa place dans le réseau sexe, ethnique, langue, classe d'âge, classe sociale, inconscient. La vraie universalité, qu'ils disent à présent, c'est la singularité. Tu imagines la jolie Irlandaise homosexuelle qui enseigne le français à l'USP en train de faire des analyses kanto-wittgensteiniennes ? Alors, c'est désespérant. C'est franchement inintelligent, archaïque. Qu'est-ce que c'est que cette philo ? C'est même scandaleux. Bon, on va bien voir si, à Tokyo et à Kyoto, ils sont comme ça.

A la minute dite, Keiko est dans la chambre. Vraiment très belle, décidément. Nous avons une demi-heure avant le cocktail. Voulez-vous visiter le musée qui est en face du centre où vous allez parler ? Il y a une exposition de dessins et gravures germaniques du XV^e siècle. Marie se dit que c'est encore du flux culturel, cette exposition. Un morceau du vieux capital culturel européen, très smart, expédié au Japon, qui va y circuler, à toutes fins utiles ? Quelles fins ? Eh bien, montrer ce qu'est l'Europe, son passé, son art, à l'Asie qui

n'en sait rien, évidemment. C'est bien, non ? Et voilà, Marie, toi aussi, tu es un bout de musée. Et Tokyo aussi, demain Kyoto avec arrêt à Nara, trois quarts d'heure environ, tout cela, c'est du musée pour toi. Pas seulement les temples promis, mais les paysages, les banlieues surpeuplées, les centres-villes, tout cela à archiver. La destination de tous les flux, c'est le musée. Ils veulent des singularités pour enrichir le musée. Quel musée ? Le monde culturel contemporain. Tu te souviens de Lewis ? Capital culturel, ça veut dire : toutes les cultures à capitaliser dans la banque culturelle. Elle est la mémoire de l'humanité. Il faut saturer chaque agence. Le gros est fait, on a sauvé et stocké Lascaux, les tombes du haut Nil, les pyramides aztèques, et aussi la ligne Maginot, et les tombes de Xi'an, Spinoza et Agatha Christie. Il faut maintenant archiver le contemporain. Pas seulement les œuvres, mais les modes de vie, les manières de préparer le poisson ou d'exciter une femme, les petits patois, les argots, les fluctuations du dollar en moyenne et longue période, les affiches 1930.

Elles regardent des Altdorfer, Cranach, Dürer. Keiko prend des notes. Elle fait son petit flux d'archive, se dit Marie, elle arrivera. Belle et sérieuse. Comme si c'était déjà fait. Le monde aujourd'hui, c'est cela. Tout ce qui est à faire, comme si c'était déjà fait. Pourquoi les Indiens Caduveo ou Tupi-Kawahib se régalaient-ils, les jours de fête, de platées de grosses larves blanchâtres extraites des troncs d'arbres ? Pour figurer dans un film ou un manuel d'anthropologie. Vous voyez, disent-ils, rien n'est nature, tout est culture, et toute culture est singulière. Et les règles de parenté ? Vous croyez que ça va de soi ? Mais non. Il y a des communautés australiennes où leur complexité ferait perdre la tête à un clerc de notaire. N'est-ce pas admirable ? Archivez avant qu'elles crèvent. Et l'art brut, vous croyez que ce sont des brutes ? Ce sont les dessins les plus sophistiqués qu'on peut imaginer. Archivez. Et Saturne, vous croyez que c'était une boule de gaz ? Pas